

# Le prolétaire

bimensuel

parti communiste international (programme communiste)

Ce qui distingue notre Parti

La revendication de la ligne qui va du "Manifeste communiste" à la révolution d'Octobre et à la fondation de l'Internationale communiste; la lutte contre la dégénérescence de Moscou, le refus des Fronts populaires et des blocs de la Résistance; la tâche difficile de restauration de la doctrine et de l'organisation révolutionnaires, en liaison avec la classe ouvrière, contre la politique personnelle et parlementariste.

11<sup>ème</sup> ANNEE — N° 143

LE NUMERO :

Du 29 Janvier au 11 Février 1973

0,80 F

## LE DIABLE AU CORPS

Les laïcs de la constellation démocratique (de toutes nuances, mais également pâles!) qui, récemment, en Italie, ont feint de se scandaliser de la mise au point pontificale affirmant que le Diable existe pour de bon, avec cornes, pieds fourchus et membres velus, raisonnent en pratique exactement comme le gardien des clefs de Saint-Pierre — avec la circonstance aggravante qu'ils sont de lointains descendants des bourgeois révolutionnaires, qui se glorifiaient, dans leur belle époque, d'avoir décapité avec Kant le roi du ciel et avec Robespierre le roi de la terre.

Confrontés aux catastrophes menaçantes dont est gratifiée l'humanité contemporaine, et qui (ô cœur prévoyant de Paul VI !) ont fait d'un de leurs petits échantillons, un lugubre accompagnement aux réjouissances et aux orgues de Noël, ces bons apôtres, pour en garder cachées les causes matérielles et sociales, se réfugient dans la commode recherche du Malin, du Coquin de la fable, de l'Assassin enregistré à l'état civil. Il pleut des bombes sur Hanoï ? C'est la faute de Nixon ! On tue en Irlande ? C'est la faute de Heath ! Menace de conflit entre la Syrie et Israël ? C'est la faute de Dayan ! Un seul ouragan dévaste la Sicile ? C'est la faute d'Andreotti ! Les ouvriers de la chimie doivent porter des masques à gaz, et leur entourage, sans doute, se boucher le nez ? C'est la faute au trust et à son PDG !

La « cause » trouvée, le remède est tout prêt : faisons vibrer la corde sensible qui joue un peu même dans le cœur du Malin, et qui en atteste, malgré tout l'origine divine : si cela ne suffit pas, faisons appel aux « hommes de bonne volonté » contre les hommes de mauvaise volonté ; et la paix régnera sur la terre...

Comment s'étonner que, « ennemis » au Parlement ou dans les meetings, prêtres et laïcs, bruns et « rouges », démocrates de droite et démocrates de gauche se retrouvent unis dans cette version profane des rites religieux que sont les veilles et les retraites pour le Vietnam, dans ces variantes rationnelles et scientifiques des prières au bon Dieu que sont les télégrammes de protestation, dans ces imitations format réduit des églises que sont les stands de licenciés devant les usines, ou d'habitants des bidonvilles sur les places publiques, dans ces équivalents séculiers des rosaires que sont les listes de signatures des intellectuels au bas de pétitions « explosives », dans ces espèces d'exercices spirituels édifiants que sont les « Premier janvier de solidarité » pour les ouvriers de l'usine X ou pour les peuples opprimés du pays Y, dans ces processions en miniature que sont les marches de la paix, préludes aux marches pour les réformes, pour les investissements, pour les droits de l'Homme, pour la protection du citoyen, pour le salut de la patrie ? C'est l'opium laïque complétant l'opium religieux, l'un étant indispensable pour étayer l'autre, comme le bras sé-

culier pour soutenir le bras spirituel. Derrière ces rideaux de fumée, non seulement le petit-bourgeois oublie ses malheurs en se consumant en espérances mystiques, mais (et c'est là l'important), le prolétariat oublie d'être le prolétariat, la victime droguée ne réussit plus à distinguer le monstre qui agit « comme s'il avait le diable au corps », et qui s'appelle le CAPITAL.

Il oublie que le monstre est né, comme le disait Marx, « suant le sang et la boue par tous ses pores », et que plus il vit, plus il sue le sang et la boue ; que son commerce est toujours venu derrière son drapeau, c'est-à-dire derrière ses canons, et que réciproquement son canon, c'est-à-dire son drapeau, a toujours suivi et suivra toujours son commerce. Il oublie que ses premiers triomphes sont liés à l'opium vendu en Chine, et administré aux nourrissons dans les faubourgs ouvriers anglais, un siècle avant la vogue des stupéfians modernes, et que ses gloires plus récentes tiennent dans le double spectacle de l'édifiante moralité victorienne et de celui, non moins édifiant, des « ossements des tisserands ruinés qui blanchissent les plaines du Bengale ». On oublie que, « ayant créé de tout autres merveilles que les pyramides d'Egypte, les aqueducs romains et les cathédrales gothiques » (Le Manifeste), le capital a toujours eu et aura de plus en plus besoin de les détruire périodiquement pour les reconstruire en plus grand nombre et les détruire de nouveau, nourrissant son ventre insatiable avec la pelle qui accumule bloc sur bloc non moins qu'avec la pioche qui les abat, avec la vie comme avec la mort, avec la misère et la richesse, avec la fièvre de la production non moins qu'avec « l'épidémie de la surproduction » (Le Manifeste), avec l'illusion de la paix et la réalité de la guerre. On oublie que sa marche triomphale s'est développée et se poursuit à la condition de « préparer des crises toujours plus étendues et plus violentes » et de réduire toujours plus les moyens de les prévenir. On oublie que dans les lois de son existence est inscrit : « La production capitaliste ne développe la technique et le caractère articulé du processus de production sociale qu'en épuisant, en même temps les sources de toutes richesses : la terre et l'ouvrier ».

Le petit-bourgeois oublie, en somme que, pour asperger de bombes la planète, pour bouleverser l'équilibre séculaire des fleuves et des forêts, des plaines et des montagnes, pour empiéter l'air et empoisonner l'eau, pour célébrer en vers la maternité et danser en prose sur des montagnes de cadavres, le régime capitaliste n'a pas attendu la fin de l'année 1972. Nixon, Heath, Dassault ou autres personnages précis, de même qu'il n'avait pas attendu 1914 ou 1939, le Kaiser ou Hitler, Poincaré ou Nicolas II, Rockefeller ou Krupp ; et celui qui aujourd'hui « proteste », « veille », « marche » et implore, est seulement l'arrière-

petit-neveu dégénéré de celui qui se révoltait en face des mêmes malheurs, bien que ceux-ci, « qualitativement » identiques fussent quantitativement moins amples, comme était moins avancé l'âge du monstre diabolique, dont le cœur infâme a pour battements alternatifs ces splendeurs productives et ces horreurs sociales.

Nous vivons dans le mode de production le plus associé, mais le plus antisocial que l'histoire ait jamais connu ; on ne peut avoir à la fois le règne du commerce et celui de la paix, le règne du travail salarié et celui de la fraternité humaine, le règne du profit et celui des bouches non affamées ; des ponts les plus hardis techniquement qui ne s'écroulent pas, des barrages les plus scientifiquement calculés qui ne se rompent pas, des fleuves séculairement contenus qui ne débordent pas, de l'eau, de la nourriture, de l'air qui ne rendent pas malades, du sol sans irradiation, de l'ouvrier qui ne crée pas de richesses seulement pour en être écrasé — et du philistin qui ne vive pas sous le noble vêtement de l'intellectuel même progressiste ou du prêtre de préférence « opposant ».

« Le diable existe, il est en nous, au fond de notre cœur et de notre conscience » crie le Philistin : « Exorcisons-le », répond le prêtre, « Moralisons-le », bêle l'intel-

(Suite en page 4)

## AFRIQUE NOIRE : barbarie du capitalisme

L'Etat français et le Tchad

Pendant que le président Pompidou exprime à Moscou « la profonde inquiétude que (lui) inspire la prolongation de la guerre d'Indochine » (cf. Le Monde du 14-15/1/73), pendant que la Gauche Unie stigmatise la barbarie de l'intervention américaine au Vietnam, Michel Debré félicite les troupes françaises engagées au Tchad. Dans ce pays l'armée française pille, sème la famine et la maladie, tue et massacre pour conserver sa position stratégique au cœur de l'Afrique Noire et pour que les villages paient l'impôt. Bref, elle défend les intérêts de la très démocratique « France éternelle ». Et cette guerre ne soulève pas l'indignation des démocrates et des anti-impérialistes dans la métropole.

Il n'y a pas à s'en étonner. C'est un fait que les bourgeois sont anti-impérialistes. Ils sont contre l'impérialisme des autres ! C'est également un fait incontestable que la démocratie petite-bourgeoise et sa queue « ouvrière » (soi-disant socialiste, communiste, etc...) ne sont anti-impérialistes que dans la stricte mesure où elles ne gênent pas leur propre Etat dont elles briguent la direction.

Mais le prolétariat, lui, ne pourra s'émanciper qu'en luttant contre son propre Etat et l'oppression perpétrée par ce dernier.

A Douala et ailleurs : comment on devient prolétaire

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, en Angleterre, Thomas More décrivait dans son UTOPIE l'alternative donnée aux paysans expropriés : « Et quand ils ont erré çà et là et mangé jusqu'au dernier liard, que peuvent-ils faire autre chose que de voler, et alors, mon Dieu ! d'être pendus avec les formes légales, ou d'aller mendier ? Et alors encore on les jette en prison comme des vagabonds parce qu'ils mènent une vie errante et ne travaillent pas ». Marx qui reprend cette description dans Le Capital, ajoute que sous le règne d'Henry VIII, 72.000 de ces malheureux furent exécutés.

Aujourd'hui, « au Cameroun, comme un peu partout en Afrique, dit Le Monde du 1/1/73, le banditisme prend des proportions inquiétantes, notamment dans les grandes agglomérations ». C'est pourquoi les pendaisons de voleurs sur place publique sont courantes depuis

(Suite page 4)

## L'ABSENTÉISME

« La condition d'existence du capital, c'est le salariat. Le salariat repose exclusivement sur la concurrence des ouvriers entre eux. Le progrès de l'industrie, dont la bourgeoisie reste l'agent sans volonté et sans résistance, substitue à l'isolement des ouvriers qui résulte de leur concurrence, leur union révolutionnaire par l'association. Le développement de la grande industrie sape sous les pieds de la bourgeoisie le terrain même sur lequel elle a bâti son système de production et d'appropriation. La bourgeoisie produit avant tout ses propres fossoyeurs. Son déclin et la victoire du prolétariat sont également inévitables. »

Ces textes tirés du Manifeste du Parti Communiste situent le terrain sur lequel nous devons parler de l'absentéisme.

L'absentéisme, c'est le nombre de journées pendant lesquelles les prolétaires ne vont pas travailler du fait des congés de maladie et des absences.

Les bourgeois s'inquiètent de ce phénomène d'autant plus qu'il est universel et qu'il progresse rapidement ces dernières années.

En Italie ; le temps perdu pour maladie qui était de 5 % en 1966, est de 15 % actuellement. Chez Fiat à Turin, l'absentéisme est passé en quelques années de 6 % à 11 %. En période de fêtes, le pourcentage record de 25 % a été atteint.

En Allemagne, le taux était inférieur à 4 % en 1954 et a grimpé à plus de 7 % en 1971.

Aux Etats-Unis, le problème devient important dans les usines où l'on travaille à la chaîne. Dans certaines usines, le taux d'absentéisme a triplé en deux ans.

Aux Pays-Bas, les congés de

maladie par rapport au nombre total des heures de travail représentaient 4,9 % en 1961, 6 % en 1963, 6,3 % en 1967 et 7,6 % en 1969.

En Suède, l'absentéisme en 1975 sera de 10 à 11 %.

En U.R.S.S., le problème se pose aussi. « Mais nous pourrions faire encore mieux si nous n'étions pas gênés par des gens qui désorganisent la production et portent atteinte à la discipline du travail. Leur nombre est peu important dans notre usine et nous utilisons tous les moyens possibles pour traiter avec eux. Mais, tout de même, c'est déplaisant, ils ont une mauvaise influence sur les jeunes travailleurs et constituent une perte d'un précieux temps. On s'efforce sérieusement d'éduquer, de réformer les coupables de manquements à la discipline ; mais malheureusement, dans un certain nombre de cas, les efforts de la collectivité n'atteignent pas leur but. » (La Pravda du 1er août 1971).

En France, à la Régie Renault, la direction parle de 5 à 10 % d'absents selon les ateliers, et admet des pointes de 15 %.

A Cuba, les campagnes anti-absentéistes battent leur plein depuis plusieurs années.

La cause de toujours de l'absentéisme est inhérente à la nature même des rapports d'exploitation qu'entretiennent le capital et le travail.

« La société bourgeoise moderne élevée sur les ruines de la société féodale, n'a pas aboli les antagonismes de classes. Elle n'a fait que substituer à celles d'autrefois de nouvelles classes, de nouvelles conditions d'oppression, de nouvelles formes de luttes.

Notre époque — l'époque de la bourgeoisie — se distingue cependant par la simplification des antagonismes de classes. La société tout entière se divise de plus en plus en deux vastes camps ennemis, en deux grandes classes diamétralement opposées : la bourgeoisie et le prolétariat ». L'absentéisme est l'une des nombreuses formes utilisées par le prolétariat pour résister à l'exploitation, tout comme le sont les vols, le sabotage de la production...

C'est l'une des formes de résistance les plus arriérées faisant appel à la débrouillardise individuelle. L'absentéisme, c'est le refus personnel de travail, ce n'est pas une forme de lutte.

Au lieu d'unifier et de généraliser les luttes élémentaires les organisations syndicales les divisent. Elles sont de fait les agents de la bourgeoisie au sein du prolétariat. De là découle l'absence de luttes organisées et la multiplication des résistances individuelles face à l'offensive de la bourgeoisie.

La recrudescence de l'absentéisme provient également de l'augmentation des cadences. L'entreprise pour conserver et étendre ses marchés doit baisser ses prix, donc augmenter l'exploitation de la force de travail. Comme la bourgeoisie ne peut pas prolonger la durée de la journée de travail, son seul recours est de suivre la tendance naturelle du capital, c'est-à-dire, d'augmenter l'intensité du travail.

La bourgeoisie ne répond pas au développement de l'absentéisme par une attaque de front. Au contraire elle cherche à augmenter la concurrence ouvrière. Pas de violence ouverte comme au début du capitalisme, mais

(Suite page 4)

REUNION PUBLIQUE A PARIS

Salle Lancry - 10, rue de Lancry (10<sup>e</sup>)

Métro "République"

LE 16 FEVRIER 1973 A 20 H 45

PREPARATION ELECTORALE OU  
PREPARATION REVOLUTIONNAIRE

# La question nationale et coloniale

RAPPORT A LA REUNION GENERALE DU PARTI

« Nous sommes certainement les derniers à vouloir la domination de la bourgeoisie. Nous avons été les premiers en Allemagne à élever la voix contre elle quand les « hommes d'action » actuels s'agitaient, satisfaits d'eux-mêmes, dans des querelles secondaires. Mais nous disons aux ouvriers et aux petits-bourgeois : plutôt que de retourner à une forme sociale déchue qui, sous le prétexte de sauver vos classes, fera retomber toute la nation dans la barbarie médiévale, il vaut mieux souffrir dans la société bourgeoise moderne dont l'industrie crée les moyens matériels nécessaires à la fondation d'une société nouvelle qui vous libèrera tous. »

(Marx, Nouvelle Gazette Rhénane, 22 janvier 1849.)

« Bien que les ouvriers allemands ne puissent pas parvenir au pouvoir et satisfaire leurs intérêts de classe sans traverser un long développement révolutionnaire, ils ont au moins cette fois la conscience que le premier acte du drame révolutionnaire qui approche coïncidera avec la victoire directe de leur classe en France et que, de ce fait, le processus sera accéléré. Mais ils doivent faire eux-mêmes l'essentiel pour leur victoire finale en se clarifiant à eux-mêmes leurs propres intérêts de classe, en prenant le plus tôt possible une position de parti indépendante, et en ne se laissant pas détourner même un seul instant de l'organisation indépendante du parti du prolétariat par les phrases hypocrites des petits-bourgeois démocrates. Leur cri de guerre doit être : la révolution en permanence ! »

(Marx et Engels, Adresse du C.C. de la Ligue des Communistes, mars 1850.)

La « question nationale et coloniale » ne constitue pas un domaine séparé, ni un problème inédit dont la solution réclamerait une modification des fondements et de la ligne d'action traditionnels du marxisme. Elle fait au contraire partie intégrante des problèmes auxquels le mouvement communiste a, dès l'origine, donné sa solution propre et définitive.

Rappelant que le développement du capitalisme n'a jamais présenté ni ne présentera jamais comme arène de la lutte entre le prolétariat et la bourgeoisie un monde entièrement capitaliste, mais un ensemble d'aires géohistoriques caractérisées par des antagonismes sociaux différents suivant la plus ou moins grande pénétration du capital, le rapport a montré que dès 1848 le marxisme a tenu le plus grand compte des situations « impures » correspondant aux sociétés où les antagonismes sociaux expriment l'affrontement entre le capitalisme et les modes précapitalistes de production. Ses principes, loin d'être valables seulement pour les aires de capitalisme développé, ont pour champ d'action le monde entier, qu'il embrasse dans une vision unitaire et dont il se propose de souder dans une seule armée destructrice toutes les forces combattantes contre l'ordre international.

Dans une première partie, deux tableaux furent brossés : celui des luttes de résistance des peuples de couleur contre le colonialisme et la pénétration du capitalisme, et celui des luttes nationales révolutionnaires et des révolutions bourgeoises.

Le premier a permis de mettre en évidence que le développement du capitalisme entraîne, en même temps que l'accroissement de l'oppression et de la misère sociale du prolétariat dans les sociétés capitalistes, la généralisation de l'exploitation coloniale des peuples de couleur, provoquant des révoltes et des luttes armées contre les métropoles blanches qui ont embrassé des siècles et des continents entiers. Ces mouvements ont toujours été salués, suscités, soutenus « avec une passion dévorante » par le mouve-

ment communiste qui, aujourd'hui (comme nous l'affirmons en 1958), « a dix fois, cent fois plus de motifs encore de haïr la civilisation capitaliste », et pour lequel « quiconque se dresse contre elle, même simplement armé de la sagaie du mau-mau, est un frère du prolétaire communiste ».

Le second tableau a permis d'esquisser rapidement les phases des luttes révolutionnaires résultant des antagonismes entre les forces productives forgées par le capitalisme naissant et les rapports de production précapitalistes. Pour démythifier la tromperie idéologique des mouvements bourgeois révolutionnaires qui ont toujours prétendu que le triomphe de la lutte nationale signifiait l'élimination de toute oppression, d'une part, et pour démolir de l'autre le faux extrémisme anarchisant et indifférentiste qui présente les luttes nationales comme le résultat de la propagande mystificatrice des classes possédantes, le cycle national révolutionnaire a été replacé dans son juste contexte matériel, en suivant notre texte classique « Facteurs de Race et de Nation », car seule une vision matérialiste des phénomènes de la lutte sociale permet d'opposer aux mensonges du libéralisme et de l'utopisme la solidité d'une doctrine et d'un programme non volontaristes. En empruntant des exemples à l'Europe et à la Russie, le rapport a donc illustré comment les classes de la société moderne, la bourgeoisie, la petite-bourgeoisie (paysannerie) et le prolétariat, sont, à des degrés divers, déterminées à se mettre en mouvement suivant des lignes convergentes, contre les formes précapitalistes de production (une fois que le capitalisme a suscité le développement des forces productives), dans une lutte qui a pour tâche la destruction des obstacles à l'apparition de la nation, c'est-à-dire d'une « communauté organisée sur un territoire dans lequel s'est formé un marché intérieur unitaire ».

Ceci permettrait de conclure, contre nos ennemis, que le caractère populaire de la révolution bourgeoise et du cycle national-

révolutionnaire résulte des déterminations matérielles dans les entrailles de la société, et que, bien que la révolution nationale donne naissance à un nouveau monde d'oppression et « que ce ne soit pas notre révolution », le marxisme la considère « avec intérêt ou plutôt avec admiration et passion quand l'histoire la met à l'ordre du jour et, dans les endroits et les moments cruciaux, il est prêt à entrer en lutte pour elle ». En effet, le mouvement communiste attend la révolution prolétarienne du libre développement des antagonismes propres au mode de production capitaliste, ce qui suppose la destruction des héritages a-nationaux (qu'ils soient politiques, juridiques ou sociaux) des modes de production précapitalistes. Cette partie se terminait en rappelant que, bien que le cycle national de l'Occident soit désormais fermé, ce même cycle peut « rester ouvert pour une longue période révolutionnaire pour des peuples d'une autre race, d'un autre cycle, d'un autre continent ».

La deuxième partie du rapport traita de l'intégration du potentiel révolutionnaire des mouvements subversifs déclenchés par le facteur national et le facteur racial dans le programme et la stratégie unitaires et invariantes du mouvement communiste de la classe ouvrière mondiale, dont les divers détachements se trouvent dans les différentes aires. Elle a apporté en premier lieu une appréciation synthétique des formulations marxistes de 1848-50 (dont nous avons rappelé dans l'en-tête deux des plus significatives). Le rapport a insisté sur le fait que pendant cette période les positions adverses que la restauration bolchevique du marxisme aura une nouvelle fois à combattre sont déjà apparues même dans ce domaine. Il a ainsi montré l'invariance de la stratégie du mouvement communiste depuis 1848, qui dérive de l'invariance de la vision doctrinale et de la réalité matérielle qui la conditionne, et en même temps l'invariance des ennemis politiques qu'il a fallu combattre tant aux époques de préparation du parti révolutionnaire que dans la lutte ouverte que celui-ci a menée dans des phases historiques déterminées.

La stratégie de la révolution en permanence (celle de la révolution double) impliquait dans tous les cas l'autonomie politico-organico du prolétariat dans les aires arrières, la concentration de ses efforts pour conduire la révolution bourgeoise à son terme à la façon plébéenne, c'est-à-dire conséquente et radicale, et, dans l'hypothèse la plus favorable, l'extension du processus révolutionnaire aux pays déjà capitalistes (France et — pays déterminant — Angleterre) : donc, révolution ininterrompue et internationale.

De façon analogue, Marx et Engels voient dans la lutte de résistance à la pénétration rapace du capital dans l'Orient précapitaliste — et plus encore dans l'irruption, dans ces aires, d'un mouvement révolutionnaire démocratique-bourgeois (hypothèse de la « république chinoise »), un facteur efficace pour le déclenchement du processus révolutionnaire dans les aires les plus avancées : comme principal exemple, un mouvement de guerre des paysans en Russie qui a) minerait et tronquerait le principal soutien de la réaction mondiale et de la conservation capitaliste elle-même, la puissance tsariste ; b) faciliterait l'explosion révolutionnaire en Occident ; c) en cas d'une victoire prolétarienne en Occident, permettrait peut-être d'utiliser les vieilles formes communautaires (*mir*, *obshchina*) et en tout cas de limiter l'accumulation primitive en Russie même aux délais minima.

Pour eux, est également fondamentale la lutte contre l'oppression « coloniale » dont même des pays occidentaux comme l'Irlande et la Pologne sont victimes, parce qu'un peuple qui en opprime d'autres ne peut pas être libre : la force armée nécessaire pour écraser un autre peuple se tourne toujours en définitive contre lui ;

il s'agit en outre d'un obstacle subjectif à l'alliance des peuples révolutionnaires contre l'absolutisme, dans le cas de la Pologne, et dans le cas de l'Irlande, d'un obstacle à la collaboration fraternelle du prolétariat métropolitain avec celui du pays opprimé, dont l'antagonisme réciproque « est le secret de l'impuissance de la classe ouvrière anglaise ».

Les adversaires sont donc les démocrates bourgeois purs et simples à la Mazzini, qui dénie toute possibilité d'autonomie politique au prolétariat, mais aussi, plus insidieusement, les ouvriéristes immédiatistes et économistes à la Proudhon qui, justement au nom de l'autonomie du prolétariat entendue sur le plan des pures revendications économico et de l'organisation coopérative, préchent l'indifférence ou l'apolitisme déclaré, niant que la réalisation de l'unité nationale soit « une nécessité historique et donc aussi une condition du futur avènement du communisme » et identifiant démagogiquement anciens et nouveaux oppresseurs pour refuser la lutte contre l'Ancien régime ou même pour appuyer plus ou moins ouvertement (comme Lassalle !) les critiques et les adversaires réactionnaires de la bourgeoisie.

La stratégie révolutionnaire « planétaire » n'est donc pas un fruit de l'époque impérialiste, mais elle a trouvé en elle une confirmation et des précisions ultérieures, comme dans la révolution d'Octobre et dans la contre-révolution stalinienne elle-même. Cela a été montré par le rapporteur qui a rappelé les termes de la polémique du noyau marxiste représenté par les bolcheviks lutant pour la fondation de la III<sup>e</sup> Internationale. Pour cela, ils n'eurent pas seulement à combattre le social-impérialisme et le social-pacifisme professés par les représentants officiels (social-traités) de la II<sup>e</sup> Internationale, mais aussi les éléments comme Luxembourg, Piatakoff et aussi Radek qui critiquaient les directives des bolcheviks sur l'auto-détermination, tombant dans ce que Lénine appellera « l'économisme impérialiste » et, à la limite, le « chauvinisme de grande nation » ; sans compter Trotsky avec sa doctrine de la révolution permanente qui aboutit à exclure la réalisation, de nos jours, de la « révolution bourgeoise prise isolément » et donc à poser le dilemme suivant : puisque « pour les pays à développement bourgeois retardataire et, en particulier pour les pays coloniaux et semi-coloniaux, la théorie de la révolution permanente signifie que la solution véritable et complète de leurs tâches démocratiques et de libération nationale ne peut être que la dictature du prolétariat », les révolutions qui se produisent dans les aires sous-développées, ou bien sont prolétariennes (même si une participation du prolétariat et même une quelconque référence à lui de la part du groupe dirigeant y font complètement défaut) ou bien ne sont nullement des révolutions (mais seulement des « ajustements » dans les rapports entre les grandes puissances impérialistes).

Le rapport a enfin critiqué, à la lumière des enseignements marxistes et de leur restauration par les bolcheviks, les conceptions défendues dans les années 1920-

1923, d'abord par l'Hindou Roy et ensuite par Sultan-Galiev. Dérivant de thèmes populistes qui annoncent ceux du maoïsme et en général du tiers-mondisme, ces conceptions déplaçaient le centre de gravité de la révolution mondiale des métropoles impérialistes à l'Orient « sous-développé », Roy insistant sur le « mouvement révolutionnaire » local et sur le rôle exclusif que lui semblait y jouer les communistes, et Sultan-Galiev soulignant l'aspect « populiste » de la question et subordonnant les contradictions de classe à l'intérieur des pays orientaux à celles existant entre « orientaux » et « occidentaux ».

En conclusion, l'exposé a mis en relief les points de doctrine suivants :

1) Confirmation de la vision matérialiste de la succession des formes de production, en particulier de la conception que le matérialisme historique a des facteurs de race et de nation, ainsi que de la dynamique matérielle et économique qui relie les centrales motrices du capitalisme aux autres parties du monde.

2) Réaffirmation du programme et de la stratégie mondiaux de la révolution prolétarienne, établis en 1848 et restaurés en 1920 (thèses du II<sup>e</sup> Congrès de l'I.C. et du Congrès de Bakou), dont les lignes maîtresses démentent la possibilité de l'« édification » du socialisme dans un seul pays et distinguent de « grandes subdivisions historiques et géographiques déterminant les caractères fondamentaux de l'action du parti dans des aires étendues à des continents entiers et selon des cycles qui se mesurent en demi-siècles ».

3) Nécessité de l'organisation du prolétariat international en parti distinct et international, indépendamment et sans préjudice de la capacité révolutionnaire des autres classes dans les aires arrières.

4) Démenti de l'idéologie démocratiste, confirmation que le sens profond de la revendication de l'égalité des nations est la revendication de l'abolition des classes.

5) Réfutation de la théorie social-pacifiste de l'ultra-impérialisme et réaffirmation de l'inévitabilité des guerres révolutionnaires contre le colonialisme et l'impérialisme.

6) Reconnaissance du caractère révolutionnaire des luttes de l'Orient dans le second après-guerre, réaffirmation du fait que la formation de la nation moderne ne conduit pas à la paix sociale, mais à la guerre de classe, et donc de son intérêt révolutionnaire à longue comme à brève échéance.

7) Et, *last but not least*, la nécessité de dénoncer et de combattre, ici, dans les centres nerveux du capitalisme et de l'impérialisme mondial, toute oppression coloniale, tout chauvinisme de grande puissance, en dénonçant la collusion et la responsabilité de l'opportunisme dans ce domaine, en alimentant la haine du prolétariat des métropoles contre la domination de « sa » bourgeoisie sur le prolétariat et les peuples opprimés des continents arrières, car elle est la condition sine qua non de la fraternisation internationale des ouvriers et de la constitution de la future armée unitaire de la révolution prolétarienne mondiale.

## " PROGRAMME COMMUNISTE "

N° 57

### Le trotskysme :

- Critique de la théorie de la révolution permanente
- Critique de la théorie de l'Etat ouvrier dégénéré
- Critique du programme de transition
- Conclusion générale

Le numéro : 6 F

Commandes au " prolétaire "

### Correspondance :

• le prolétaire •

B. P. 266

13211 - Marseille Cédex 1

### Versements :

• le prolétaire •

C.C.P. 2202-22 Marseille

### Abonnements :

• le prolétaire •

1 an : 15 F (150 FB)

6 mois : 8 F (80 FB)

pli fermé : 27 F et 14 F

par avion : 25 F et 13 F

• programme communiste • :

1 an : 15 F (150 FB)

• programme communiste •

et « le prolétaire » :

1 an : 30 F (300 FB)

### Bulletin d'abonnement

NOM : .....

prénom : .....

adresse : .....

● « prolétaire » : 6 mois

● « prolétaire » : 1 an

● « programme communiste »

● combiné

(rayer les mentions inutiles)

# L'impérialisme et les matières premières

RAPPORT A LA REUNION GENERALE DU PARTI

(Le début de ce rapport a paru dans les numéros 140 et 141 du "Proletaire").

## 4. Perspectives de l'impérialisme

Tous les spécialistes bourgeois au service des différents Etats s'accordent à prévoir dans les décennies à venir de graves difficultés et de sérieux antagonismes dans le domaine de l'approvisionnement en matières premières. Un professeur américain a même déclaré récemment que certains minéraux « engendreront probablement pour leur possession une concurrence aiguë, peut-être même un conflit militaire » (U.S. News and World Report, 4 décembre 1972 — souli-

gné par nous). Toutes ces prédictions confirment évidemment la vision marxiste du cours *catastrophique* et non pacifique de l'impérialisme, bien qu'elles soient basées, chez les auteurs bourgeois, sur le faux argument de la « pénurie » de matières premières. Pour le marxisme, elles découlent inéluctablement du développement même des tendances de l'économie capitaliste, qui doit mener à des contradictions et à des conflits de plus en plus aigus.

## La hausse du prix des matières premières

La première cause de difficultés pour le monde capitaliste est la hausse générale du prix des matières premières minérales qui doit se manifester dans les années à venir. Cette tendance est due à deux séries de facteurs. D'une part, les bourgeoisies locales des pays arriérés — qui ne sont autre chose que le fruit du développement et de l'expansion du mode de production capitaliste à la surface de la planète — ont entrepris de nationaliser une partie ou la totalité de la rente foncière qui allait auparavant aux compagnies exploitantes des pays impérialistes. Ces dernières n'assisteront pas à la disparition d'une bonne partie de leurs bénéfices sans tenter de les récupérer d'une autre manière, en augmentant les prix des matières vendues à leurs clients industriels. Cette « solution » n'est pas absolument générale : elle ne peut en effet s'appliquer à un produit dont l'offre dépasse la demande et dont les vendeurs sont en concurrence. Mais précisément, ainsi qu'on l'a montré précédemment, un certain nombre de marchés de matières premières ne sont pas concurrentiels mais *cartellisés*, à commencer par le plus important, celui du pétrole ; la hausse des prix y est donc possible par accord entre les compagnies du cartel. Ainsi les nouvelles redevances payées par les compagnies du cartel pétrolier aux pays producteurs du Moyen-Orient se répercutent-elles tout simplement sur les prix demandés aux acheteurs par ces compagnies. La rente minière ne disparaît donc de la poche des compagnies que pour y être remplacée par une rente de cartel. Dans tous les cas semblables, la hausse

des prix est inévitable.

D'autre part, l'augmentation incessante de l'échelle de la production de marchandises due au développement et à la généralisation de la production capitaliste à la surface du globe créent une demande toujours croissante de matières premières. Or les matières premières minérales ne sont en général pas reproductibles comme des marchandises capitalistes : leur extraction obéit certes aux lois de la production capitaliste, mais leur fabrication elle-même relève, non des lois de la production capitaliste, mais des lois et des cycles de la géophysique et de la chimie des éléments. Si on peut donc, pour répondre à une demande accrue, augmenter rapidement l'extraction d'un métal ou d'un minéral organique existant dans le sol sous forme de gisement, on ne peut fabriquer à volonté ce minéral ou ce métal sans l'existence du gisement correspondant (1). Lorsque des gisements sont en cours d'épuisement, ou lorsque leur production est inférieure à la demande, le capital n'a donc d'autre solution que de mettre en service de nouveaux gisements. Or, en règle générale, l'exploitation a commencé par les gisements les plus facilement accessibles ; sauf nouvelles explorations et découvertes — de plus en plus improbables — d'Eldorados inconnus, les nouveaux gisements mis en service sont donc plus onéreux à exploiter que tous les gisements existants : sinon, on aurait commencé à les exploiter plus tôt. Le prix du minéral extrait dans les conditions les plus défavorables augmente donc, ce qui entraîne, par le mécanisme de la rente dif-

férentielle exposé précédemment, l'augmentation du prix de production (c'est-à-dire prix de revient plus profit moyen) de ce minéral, qui détermine le prix de marché de tout le minéral commercialisé, quel que soit son prix de revient. Si donc on fait abstraction des variations conjoncturelles et spéculatives de l'offre et de la demande, il existe à long terme une tendance à l'augmentation du prix des matières premières minérales.

La tendance contraire existe également : elle provient de l'augmentation de la productivité du travail dans les procédés d'extraction comme dans toute la production capitaliste en général, qui fait baisser les prix de revient. Mais en période de forte croissance de la demande, la tendance à l'augmentation du prix des matières premières l'emporte. Au total, les deux séries de causes citées rendent inévitable à long terme la hausse du prix des matières premières ; c'est d'ailleurs un pronostic fait par les spécialistes bourgeois eux-mêmes, qui sont loin de s'en féliciter.

Il est inévitable que le capital cherche à s'opposer à cette hausse qui, nous le verrons, est lourde

## La baisse du taux de profit

Il reste à expliquer pourquoi, alors même que l'intérêt de certains capitaux particuliers — ceux des producteurs de matières premières — est de favoriser la hausse des prix qui leur rapporte des rentes considérables, l'intérêt du capital en général est au contraire d'avoir des matières premières aussi bon marché que possible. Nous nous contenterons de citer la très claire explication de Marx. Rappelons que le *taux de profit* est le rapport de la plus-value obtenue par le capitaliste, au capital qu'il a dû avancer pour l'obtenir (installations, machines, matières premières et auxiliaires, argent pour payer les salaires). Si nous appelons *p* la plus-value obtenue, *c* le capital constant avancé (installations, machines, matières premières et auxiliaires), *v* le capital variable (salaires), le taux de profit est :

$$\frac{p}{c+v}$$

Marx écrit dans le Livre III du « Capital » : « Le taux de profit étant  $\frac{p}{c+v}$ , il est clair que

tout ce qui provoquera un changement de grandeur de *c* entraînera aussi une modification du taux de profit, même si *p* et *v* et leur rapport réciproque restent inchangés. Or la matière première constitue un élément essentiel du capital constant. Même dans les branches d'industrie où n'entrent pas de matières premières proprement dites, cet élément figure sous forme de matière auxiliaire ou de composant des machines, etc., et, de ce fait, ses variations de prix se répercutent proportionnellement sur le taux

de conséquences pour lui. Divers procédés sont déjà mis en œuvre pour la freiner, comme le recyclage, c'est-à-dire la réutilisation des éléments métalliques simples se trouvant dans les déchets. On ne peut d'autre part exclure a priori que des fabrications de synthèse puissent apporter des solutions partielles et provisoires dans certains cas. Les recherches les plus importantes concernent les possibilités de substitution d'une matière première à une autre matière devenant trop chère (par exemple l'industrie électrique substitue l'aluminium au cuivre comme conducteur en fonction des prix des deux métaux). Ainsi l'emploi des produits pétroliers comme source d'énergie industrielle s'est généralisé après la première et surtout après la seconde guerre mondiale, aux dépens du charbon, en raison de leur coût plus faible ; mais maintenant la hausse des prix des produits pétroliers et du gaz naturel fait envisager sérieusement le retour au charbon pour certains emplois. Ce simple exemple montre que la science et la technique bourgeoises pourront peut-être freiner la hausse des prix des matières premières minérales, mais non l'enrayer.

Si le prix de la matière première diminue d'une certaine somme, soit *d*,  $\frac{p}{c+v}$  devient

$\frac{p}{c+v-d}$ . D'où hausse du taux de profit. Inversement, si le prix de la matière première aug-

mente,  $\frac{p}{c+v}$  se transforme en  $\frac{p}{c+v+d}$ , d'où baisse du taux

de profit. Toutes choses égales par ailleurs, le taux de profit varie donc en sens inverse du prix de la matière première. De là résulte notamment l'importance particulière, pour des pays industriels, d'avoir des matières premières à bas prix, lors même que les fluctuations du prix de la matière première ne s'accompagnent absolument pas de modifications dans la sphère de vente du produit, donc tout à fait indépendamment du rapport de la demande et de l'offre. (« Le Capital », Livre III, ch. VI, 1 - Editions Sociales, p. 124.)

La démonstration est simple : toute augmentation du prix des matières premières (et des matières auxiliaires) fait baisser le taux de profit. La tendance à la hausse du prix des matières premières accentuera donc encore la baisse du taux de profit moyen du capital, qui est une tendance fondamentale inéluctable du mode de production capitaliste, aggravant et approfondissant ainsi davantage les difficultés et les contradictions de l'économie capitaliste.

## L'exemple du Moyen-Orient

Cette tendance générale (que d'autres tendances, résultant de causes propres, peuvent renforcer ou au contraire affaiblir) ne peut se concrétiser qu'au travers de l'influence d'un certain nombre de données de fait dont nous avons jusqu'ici fait abstraction : topographie de la planète, état des communications, répartition du contrôle des sources, rapports de forces économiques, politiques et militaires entre les Etats concurrents, etc.

Chaque capital cherchant à résoudre ses difficultés au détriment de ses concurrents, la hausse du prix des matières premières est une source d'affrontements entre Etats capitalistes. Elle peut même être utilisée par certains d'entre eux contre leurs concurrents, comme le montre l'épisode de l'augmentation des redevances versées par les compagnies du cartel pétrolier à partir de 1971, à la suite des accords de Téhéran (Iran - Arabie Séoudite - Koweït et Emirats du Golfe Persique) et de Tripoli (Libye). Les protagonistes étaient au

sevément limitée aux besoins non couverts par la production intérieure et les importations du continent américain (Venezuela, Caraïbes, Canada), de manière à protéger l'industrie pétrolière américaine. L'industrie US paye donc son énergie plus cher que l'Europe et le Japon, mais avec cette grande différence que les sommes versées en rente pétrolière restent acquises à l'économie américaine.

Fin 1970, les Etats producteurs du Moyen-Orient ont réclamé une nouvelle fois l'augmentation des redevances pétrolières ; les compagnies du cartel pétrolier ont accepté, en signant les accords de Téhéran et de Tripoli, de payer des redevances supplémentaires importantes, sachant qu'elles se rattraperaient par la hausse des prix des produits qu'elles vendent. Quels ont été les résultats de l'opération ?

1. — Pour les Etats producteurs, des recettes supplémentaires se chiffrent par milliards de dollars. Ces dollars seront en partie réinvestis aux USA, notamment dans l'industrie pétrolière, où ils pourront servir d'« otages » en contrepartie des installations pétrolières au Moyen-Orient ; ils seront également dépensés en équipements divers, notamment militaires, achetés essentiellement aux Etats-Unis, et cela au moment même où disparaît la présence militaire britannique dans le Golfe Persique.

2. — Pour le cartel pétrolier, la rente foncière est remplacée par une rente de cartel au détriment des acheteurs, et le maintien des profits globaux est assuré.

3. — Pour les Etats consommateurs, c'est-à-dire les pays européens et le Japon, le coût de l'énergie a augmenté d'environ 30 % : d'où baisse du taux de profit et perte relative de compétitivité de leurs marchandises par rapport aux concurrents ne consommant pas le pétrole du Moyen-Orient, c'est-à-dire les USA. En outre ces Etats payent non seulement une rente minière aux pays producteurs, mais aussi une rente de cartel aux compagnies pétrolières, c'est-à-dire à l'impérialisme américain et à son factotum britannique.

4. — Pour l'impérialisme américain : les profits tirés des capitaux investis dans l'industrie pétrolière au Moyen-Orient se maintiennent. Les marchandises américaines deviennent plus compétitives en raison de la hausse des coûts de fabrication des concurrents européens et japonais (en fait il s'agit pour le capital américain, qui depuis une vingtaine d'années paie son pétrole « national » plus cher que l'Europe et le Japon, d'un « juste » retour des choses). Le prix du pétrole du Moyen-Orient tend à se rapprocher du prix intérieur américain, ce qui facilite l'abolition de la protection douanière au moment où les USA vont devoir importer des quantités croissantes de pétrole du Moyen-Orient. Enfin, l'Europe et le Japon sont contraints de financer indirectement une partie du renforcement du dispositif militaire et policier américain au Moyen-Orient, ainsi

(Suite page 4)

(1) Ici le lecteur pensera évidemment à la *synthèse* : synthèse organique (l'essence synthétique fabriquée par l'Allemagne pendant la seconde guerre impérialiste) ou synthèse atomique (obtention d'atomes de certains éléments simples par bombardement ou fission nucléaire). L'essence synthétique coûte beaucoup plus cher que l'essence obtenue par distillation du pétrole brut. Quant à la synthèse atomique, c'est une production expérimentale, donc tout l'antithèse d'une production capitaliste, à l'exception de la fabrication, à des fins essentiellement militaires, du plutonium, qui n'existe pas à l'état naturel et que l'on obtient à partir de l'uranium. On voit que la synthèse ne fait que déplacer le problème : l'élément synthétisé doit être à partir d'autres éléments... et on est reporté au problème précédent.

## La rente différentielle - ERRATUM

Une malencontreuse erreur typographique dans le rapport sur « L'impérialisme et les matières premières » a rendu incompréhensible la démonstration de l'existence de la rente différentielle dans l'extraction du cuivre (« Le Proletaire » n° 141, p. 3, 3<sup>e</sup> col., paragraphe « La rente différentielle »). Il fallait lire :

« ... 40 % du cuivre produit dans le monde « libre » l'avait été à un coût moyen de 140 livres sterling la tonne ; 14 % à un coût moyen de 180 livres ; 12 % à un coût moyen de 220 livres ; 6 % à un coût moyen de 260 livres ; et ainsi de suite en remontant l'échelle jusqu'au dernier 1 % qui avait été produit à un coût de 400 livres ou plus par tonne. La même année, le cours moyen du cuivre

sur le marché de Londres s'établissait autour de 500 livres la tonne (avec de fortes variations spéculatives). Le bénéfice brut des producteurs les plus défavorisés s'établissait donc à 100 livres sterling environ par tonne ; celui des autres producteurs s'échelonnait de 120 livres sterling à 360 livres sterling par tonne pour les plus favorisés. Ces derniers recevaient, par rapport aux moins favorisés, une rente différentielle de 260 livres sterling par tonne, et tous les producteurs intermédiaires recevaient une rente différentielle allant de 220 livres à 20 livres par tonne. »

Pour faciliter la compréhension du lecteur, nous résumons ces données dans le tableau ci-dessous :

RENTE DIFFERENTIELLE - CUIVRE - ANNEE 1966

Prix de vente moyen à Londres livres/tonne	Prix de revient livres/tonne	Bénéfice livres/tonne	Rente différentielle livres/tonne
500	400	100	0
500	380	120	20
500	340	160	60
500	300	200	100
500	260	240	140
500	220	280	180
500	180	320	220
500	140	360	260

Les producteurs extrayant dans les plus mauvaises conditions ont un prix de revient de 400 livres sterling par tonne et empochent un bénéfice de 100 livres par ton-

ne. Tous les autres empochent plus de ce bénéfice de 100 livres par tonne une rente différentielle allant de 20 à 260 livres par tonne.

# L'impérialisme et les matières premières

(Suite de la page 3)

que des investissements pétroliers qui serviront probablement à financer indirectement la recherche pétrolière aux Etats-Unis même.

5. — Pour l'impérialisme russe : les prix mondiaux du pétrole, en montant encore, vont arriver au niveau où l'exploitation sibérienne deviendra rentable (cf. le mécanisme de la rente différentielle), et où le pétrole sibérien pourra déboucher sur le marché mondial, permettant d'ache-

ter des biens d'équipements occidentaux en échange.

On voit que les Etats européens (à l'exception de la Grande-Bretagne, qui regagne probablement d'une main ce qu'elle perd de l'autre) et le Japon sont les grands perdants de l'opération. Son grand bénéficiaire est l'impérialisme américain, ce qui explique qu'il n'ait opposé aucun semblant de résistance aux revendications des Etats producteurs dans leur soi-disant lutte contre l'impérialisme.

## Les réserves russes et chinoises

Un dernier facteur, non évoqué jusqu'ici, doit être introduit dans l'analyse des tendances futures du cours de l'impérialisme mondial. La mise en service de vastes gisements non encore exploités est évidemment un facteur qui peut ralentir l'action de la tendance à la hausse des prix des matières premières, avec toutes ses conséquences, et donc soulager en partie les Etats capitalistes. Or de tels gisements, s'ils ne sont pas encore parfaitement connus, existent sans aucun doute à l'intérieur des frontières de deux Etats qui couvrent une immense superficie : la Russie et la Chine. L'importance qu'il peuvent avoir pour l'ensemble du monde capitaliste occidental est montré par un article publié il y a un demi-siècle (avis aux théoriciens des « nouveautés » du capitalisme) dans l'hebdomadaire britannique « The Economist » (4 février 1922) et consacré aux « Possibilités minérales de la Chine » :

« La Chine a du minerai de fer, de cuivre, du plomb, de l'étain, du zinc, de l'or, du mercure, de l'amiante, du pétrole et de nombreux autres minéraux (...). En bref la Chine a l'avantage d'une exceptionnelle abondance de minéraux de valeur (...) qui sont bien répartis dans tout le pays et peuvent être exploités facilement et à bon marché étant donné leur accessibilité, le bas prix et l'abondance de la main-d'œuvre, et la possibilité d'abaisser grandement le prix du transport en améliorant les voies d'eau et en construisant des chemins de fer. Il n'est pas étonnant que des hommes entreprenants de toutes les nationalités soient allés en Chine dans le but de développer les ressources du pays. Les principaux financiers du monde ont reconnu les chances offertes par les ressources minérales de la Chine, et les industriels de pointe se sont lancés dans l'industrie minière, l'industrie de transformation, la création de chemins de fer, la construction de ports, de centrales électriques, etc., en connexion avec les mines, qui sont un actif d'une valeur presque incommensurable. Le marché chinois, avec plus de 400 millions d'habitants frugaux, travailleurs et astucieux, est potentiellement le marché le plus vaste du monde, et il offre des possibilités illimitées à l'industrie et au commerce britanniques, pourvu que la capacité productive de la Chine soit suf-

fisamment développée pour permettre aux Chinois de payer des importations nettement accrues avec des exportations également nettement accrues. Tout commerce est échange, troc. L'Angleterre a une excellente chance d'obtenir la première place dans la vie économique de la Chine en développant les ressources minérales du pays. Les exportations ainsi créées payeront les importations des produits manufacturés britanniques en Chine. »

Si l'Angleterre ne peut certes plus espérer jouer le premier rôle dans la vie économique de la Chine, l'équation posée demeure par contre entièrement exacte ; les exportations de matières premières de Chine (le même raisonnement vaut pour la Russie) peuvent, selon le schéma impérialiste classique, servir de contrepartie à l'importation de produits manufacturés. Avant la seconde guerre impérialiste, la Russie vendait déjà son pétrole en Europe, et l'impérialisme japonais exploitait les ressources minérales de la Mandchourie ; cette forme d'échange a subsisté après la guerre, mais elle ne pouvait qu'être limitée tant que les pays capitalistes développés n'avaient pas de problèmes majeurs d'écoulement de marchandises, ni d'approvisionnement en matières premières, et que les jeunes capitalistes russe et chinois en étaient à une phase d'accumulation primitive reposant sur l'exploitation extensive de la main-d'œuvre et la plus-value absolue, qui en fai-

sait de piètres clients du marché mondial. Mais vers la fin des années soixante, la situation s'est inversée : les capitalistes occidentaux et japonais ont commencé à connaître les premiers soubresauts de la surproduction de capital et à entrevoir le renchérissement probable de leurs matières premières ; simultanément, le retard du développement capitaliste de la Russie a fait de celle-ci un demandeur de biens d'équipements technologiquement avancés sur le marché mondial ; la même chose vaut, avec une moindre intensité, pour la Chine. Les intérêts économiques des jeunes capitalistes Russe et Chinois d'une part, des vieux capitalistes développés, de l'autre, coïncident pour développer l'échange des minéraux des premiers contre les biens industriels des seconds. De gros contrats ont déjà été conclus (pétrole et gaz naturel) ou sont en cours de négociation (cuivre) entre la Russie d'une part, et l'Allemagne, la France, le Japon et les Etats-Unis de l'autre. Des négociations sont probablement en cours entre la Chine et le Japon, qui devrait notamment être attiré par les vastes réserves pétrolières que recèlent certainement le sous-sol et les côtes chinoises.

En l'absence d'obstacles politiques imprévus (que l'attitude servile de Moscou et de Pékin envers la toute-puissance américaine rend de moins en moins probables) ce type d'échange devrait se développer dans les années à venir et contribuer à apporter un répit aux impérialismes occidentaux et japonais menacés à la fois par la surproduction de capital et le renchérissement de leurs sources d'approvisionnement. En ouvrant leurs marchés et leurs gisements, les faux pays socialistes auront donc une fois de plus bien mérité du capitalisme. Mais contrairement aux espoirs proclamés aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest, aucun sursis n'empêchera finalement l'impérialisme mondial de poursuivre son cours catastrophique et, si la révolution prolétarienne ne l'abat pas auparavant, d'entraîner une nouvelle fois l'humanité vers la crise ou la guerre.

# A propos d'un voyage

Lu dans le n° 228 de Lutte « ouvrière » (semaine du 9 au 15 janvier), sous le titre « Pompidou à Moscou. Des clin d'oeil à l'U.D.R. » :

« (...) Par une coïncidence inespérée, Pompidou va non seulement pouvoir discuter avec Brejnev des problèmes du Vietnam et de la paix dans le Sud-Est asiatique, mais aussi servir avec beaucoup d'à propos la campagne électorale de ses petits amis de l'U.D.R. »

Ah ! si Pompidou se contentait d'aller exprimer à Brejnev le « chagrin » que lui a causé la reprise des bombardements américains sur le Nord Vietnam le mois dernier, bombardements qui ont aussi beaucoup chagriné les dirigeants soviétiques !

Poursuivons :

« Mais loin de nous (L. O...) la pensée malveillante qui oserait prétendre que Monsieur le président de la République française va profiter de l'aubaine pour servir des intérêts privés d'un quelconque parti politique. Non, c'est en tant que représentant de tous les Français qu'il va porter son salut à M. Brejnev. Un point c'est tout. De la politique là-dedans ? Allons donc, il n'y a que les mauvaises langues pour le dire. De la publicité, clandestine ou pas, pour l'U.D.R., vous n'y pensez pas ! »

Ah ! si Pompidou était véritablement le représentant de tous les Français, quelle belle démocratie nous (L.O.) aurions !

Continuons :

« La radio, la télévision et les journaux aux ordres ne nous feront certainement pas grâce des détails "avant, après et pendant" de cette escapade présidentielle (sic). Et si, à longueur d'antenne, nous recevons la voix ou la triste image de notre Pompidou national, ce ne sera, de la part des commentateurs et des journalistes, que simple conscience professionnelle, ce souci d'objectivité et de désir d'information qui les caractérise. En tout état de cause, nous pouvons nous préparer à avaler du Pompidou à toutes les sauces pendant pas mal de jours. C'est dans la logique d'une longue pré-

paration psychologique à "digérer" l'U.D.R. le 4 mars prochain. »

Ah ! s'il n'y avait pas l'Etat, cette « trique aux mains de la bourgeoisie », et donc pas de classe dominante et donc pas de capitalisme. Ah ! si on pouvait déloger la bourgeoisie à coups de bulletins de vote (mais pour cela il faudrait que l'Etat soit enfin neutre !...), que la vie serait belle, que la vie serait enfin changée !

Et pour finir :

« Et puis, ce petit voyage de propagande aura aussi le mérite de contenter ceux de l'électorat qui regardent avec tendresse les possibilités d'ouverture à l'Est, et d'amitié avec l'Union Soviétique. »

Ce serait presque une mauvaise blague préparée au P.C.F. pour tenter de le dépasser sur ce terrain. Heureusement que, pour sauver l'honneur, Brejnev, qui n'a qu'une confiance très modérée en l'avenir de l'Union de la Gauche, a tout de même accepté de recevoir Marchais avant. Cela a permis à l'Humanité de pouvoir étaler à la « une » de ses colonnes ce léger avantage. »

Question :

Mais alors pourquoi L. O. invite-t-elle les « révolutionnaires » à voter pour Marchais qui est l'ami de Brejnev qui est l'ami de Pompidou ?

Réponse :

Parce que pacifisme, démocratie et crétinisme... parlementaires sont la devise... des petits-bourgeois.

## Le diable au corps

(Suite de la 1<sup>re</sup> page)

lectuel démocrate ou fasciste. Le monstre, anonyme, impersonnel, historiquement déterminé et historiquement voué à la mort, disons-nous, est le mode de production capitaliste, avec tout son appareil d'institutions sociales, juridiques, politiques, d'autant plus solides et par là d'autant plus meurtrières qu'elles sont plus « réformées », « moralisées », « démocratiques », en un mot enjolivées. Il faut le détruire. C'est une force de classe : une classe seule peut le tuer, celle qui le fait vivre au prix de sa sueur et de son sang. Il est né d'une révolution violente : seule la violence révolutionnaire peut l'abattre. Il a donné, il donne involontairement les armes pour le saper et pour organiser sur ses ruines une société sans classes, où chacun donne selon ses possibilités et reçoit selon ses besoins. Il a laissé et laisse une immense dotation en forces productives. Celui qui enseigne à la première de ces forces productives, à la classe ouvrière, que son but est de se préparer, non pas à utiliser les armes puissantes et les forces gigantesques que le capitalisme lui a mises en main pour abattre le monstre, mais à faire de pieux signes de croix à son chevet, celui-là ne travaille que dans l'intérêt de sa conservation ; c'est son dernier rempart, son dernier serviteur gaulonné : il doit périr avec lui.

Aujourd'hui comme en 1848, c'est là notre message de Nouvel An.

## L'ABSENTÉISME

(Suite de la 1<sup>re</sup> page)

une violence potentielle, renforcement du despotisme de fabrique par le biais de l'autogestion de la discipline. L'organisation du travail dans sa forme actuelle, compte tenu de l'introduction de l'électronique ne permet plus au capital d'augmenter les cadences pour tirer encore plus de plus-value sans provoquer des phénomènes qui lui coûtent (absentéisme, rotation du personnel, « baisse de moral », défauts de fabrication, vols...).

Il est nécessaire de modifier certaines structures de l'organisation actuelle du travail.

Le capital cherche à individualiser l'exploitation. La formule pourrait être comme dans le socialisme : « de chacun selon ses capacités ». L'objectif étant tout différent puisqu'il s'agit de vider chaque jour physiquement et psychiquement, chaque travailleur de telle manière que l'exploitation puisse se reproduire un certain nombre d'années afin que l'opération dans son ensemble soit rentable pour le capital.

Toutes les soi-disant nouvelles formules d'organisation visent finalement comme toujours, à augmenter le temps de travail effectif, à augmenter l'intensité du travail, à diminuer les salaires, et à diviser les travailleurs.

Voici comment la bourgeoisie comprend l'horaire variable d'une de ces mesures destinées à « humaniser » le travail dans l'entreprise.

1) L'horaire variable moyen de lutter contre l'absentéisme de courte durée.

2) L'horaire variable moyen d'abaisser le nombre des heures supplémentaires.

3) L'horaire variable moyen d'élever la productivité et la production.

4) L'horaire variable moyen d'améliorer le climat dans l'entreprise et d'abaisser la rotation du personnel.

Pour les travailleurs un seul « avantage » : venir se faire tanner à l'heure qu'ils désirent.

L'individualisation du rythme de travail relève du même souci de la bourgeoisie. « De nombreuses expériences ont permis de mesurer les variations de la production en fonction des pauses, de leur durée ; elles ont permis de constater que la certitude de pouvoir se reposer et la détente psychologique qui en résulte, incitent à travailler plus vite. » Source : étude patronale.

## Afrique noire

(Suite de la 1<sup>re</sup> page)

la fin de la guerre au Nigéria ! En Centrafrique, on coupait il y a quelques mois la main aux voleurs. En Guinée, on prend l'habitude de leur couper le bras - à partir de l'épaule. Fin décembre, au Cameroun, le tribunal de grande instance de Douala a prononcé 21 condamnations à mort pour vol.

Bien entendu, les bourgeois voient dans ces exécutions une preuve de la barbarie des peuples de couleur. Ils oublient que c'est par ces crimes barbares que leur civilisation est née et qu'ils sont aujourd'hui la conséquence de sa survie.

Alors qu'au Tchad, l'impérialisme (par l'intermédiaire de l'Etat français et de sa succursale locale) en est encore à tenter de faire pénétrer le mercantilisme par le collecteur d'impôts encadré par un parachutiste et un légionnaire, dans les régions où la pénétration du mercantilisme commence à faire sentir ses effets par l'expropriation des paysans, il doit comme hier en Europe canaliser le flot des travailleurs coupés de leurs moyens de travail vers la vente de la force de travail en les coupant aussi de toutes les autres voies possibles pour subsister. C'est pourquoi au Cameroun par exemple (là aussi par l'intermédiaire de l'Etat français et de sa succursale locale) il pend par fourrées les voleurs et les vagabonds. Et pour les « heureux » qui ont trouvé du travail (il y a plus d'un chômeur sur deux dans les grandes villes), la vie n'est pas plus gaie. Comme à Edéa (usine d'aluminium près de Douala) l'année dernière, les ouvriers sont poussés à la révolte par les conditions de travail et l'on fusille les meneurs du mouvement dans la cour de l'usine !

Le capitalisme naît, grandit et se survit par le fer et le feu. C'est également ainsi qu'il périra !

Le capitalisme est toujours le même : le programme de l'émancipation du prolétariat n'a pas changé non plus !

## SOUSCRIPTION PERMANENTE 1973

LISTE N° 1

Paris local, 143,70 ; Brésil, 305 ; Paul, soutien, 20 ; Pour l'histoire de la gauche, 60 ; Christian, 27 ; François, 90 ; Jules, La Seyne, 100 ; Etoile, 200 ; André, 67 ; Strasbourg, 2,30 ; Paris, 24 ; Avignon, 70 ; Caillaud, 70 ; Denis, 10 ; Christian, 27. Total liste n° 1 : 1.226,00 F.

directeur - gérant  
F. GAMBINI

Imprimerie « Lino-imp »  
1, 3, 5, boulevard Schœssing  
MARSEILLE (X<sup>e</sup>)  
Tél. : 77.92.48

distribué par les N.M.P.P.

## PERMANENCES DU PARTI

● A PARIS : 20, rue Jean-Bouton (12<sup>e</sup>) - Métro Gare de Lyon - Escalier métallique au fond de la cour à gauche. Le samedi, de 15 h. à 19 h., et le dimanche, de 10 h. à 12 h.

● A MARSEILLE : Le samedi, de 14 h. 30 à 17 h. 30, au siège du « Prolétaire », 7, cours d'Estienne-d'Orves (4<sup>e</sup> étage).